Germanica

5 | 1989
Le mal d'être

Brigitte Burmeister, *Anders oder Vom Aufenthalt in der Fremde. Ein kleiner Roman* Verlag der Nation

Nicole Bary

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2637>
DOI : 10.4000/germanica.2637
ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 1989
Pagination : 173-179
ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Nicole Bary, « Brigitte Burmeister, *Anders oder Vom Aufenthalt in der Fremde. Ein kleiner Roman* Verlag der Nation », *Germanica* [En ligne], 5 | 1989, mis en ligne le 09 février 2015, consulté le 06 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2637> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.2637>

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

Brigitte Burmeister, *Anders oder Vom Aufenthalt in der Fremde. Ein kleiner Roman* Verlag der Nation

Nicole Bary

RÉFÉRENCE

Brigitte Burmeister, *Anders oder Vom Aufenthalt in der Fremde. Ein kleiner Roman* Verlag der Nation, Berlin/D.D.R. 1988

Chapître 31

- 1 ...Mes pensées toutefois manquent de ténacité, elles ne parviennent pas à me retenir au point de me faire oublier le geste qui me permettrait de leur échapper, je peux toujours m'en défaire en étirant un bras et en saisissant n'importe quel livre, même si je sais que bientôt elles vont m'assaillir à nouveau et que je recommencerai les mêmes gestes pour me défendre. Ce jour-là, je lus une histoire que je connaissais déjà et je me souvenais que, lorsque je l'avais lue pour la première fois, le rythme lent de ses phrases m'avait transporté dans le paysage aride d'une autre partie du monde, jusque sur une colline caillouteuse, au milieu de champs desséchés et roussis, et, que là-bas les roues en bois tournaient, les seaux glissaient dans la profondeur du puits, l'eau s'écoulait dans une rigole jusqu'aux canaux d'irrigation, tombait goutte à goutte dans le sol crevassé, les bœufs sous le joug tournaient autour du puits, le garçon, assis à côté, écoutait les murmures de l'eau, de la pompe et des bêtes, il voyait au loin le ciel s'éclaircir au dessus du fleuve, et une ville blanche apparaître dans le soleil du midi, une ville pour les esprits des morts, une ville dont il était le roi jusqu'à ce que le soleil décline, et, moi, proche et lointain à la fois, je suivais le déroulement de sa journée, aveuglé par une lumière que je ne voyais pas, attentif à des bruits que je n'entendais pas, touché par une autre vie qui me parvenait, puisée aux méandres du récit dont j'absorbais les mots en

lentes goulées, comme les champs désertiques absorbaient l'eau du puits, je reçus ce cadeau, sans bouger de ma place, j'étais un autre. Mais aujourd'hui, il n'y avait qu'un souvenir sans vie, les mêmes mots me laissaient sourd, rien ne pouvait m'atteindre ici ni me transformer, la vie était ailleurs, là-bas, où se trouvait l'autre, drapé dans ses voiles blancs, assis au bord du puits, il laissait l'eau, la terre et le ciel tourner autour de lui, pendant que mes doigts tournaient les pages de papier lisse et que mes pensées m'abandonnaient, peu curieuses de savoir si les traces qu'elles laissaient en moi signifiaient que j'avais gagné ou perdu le combat, apaisé mon désir d'être un autre, là-bas, où je n'étais pas. Et je connaissais la puissance de ce désir qui était capable de gauchir le geste accompli avec la plus grande précision et le plus grand soin, un geste qui me concernait, moi, mon corps, ma croissance, mon sommeil, mes interrogations, mes bras tendus, qui était capable de le transformer en un faux mouvement qui serait lui-même pendant toute une vie suivi d'autres maladroites, et qui l'était déjà, de ces maladroites que le corps endurci de l'adulte n'arrivait plus à rectifier pour restituer l'être dans son intelligence, sa beauté, sa liberté, sa force, et son charme, cet être auquel on ne cessait en réalité jamais de penser, même si les autres faisaient semblant de ne pas remarquer la différence, même si personne ne la remarquait, sauf moi. Je connaissais la puissance de ce désir qui ne changeait rien, qui détruisait tout ce qui lui tombait sous la main, je cherchais un lieu sûr, un refuge, et je sentis contre mon dos les protubérances de l'écorce légèrement chaude du tronc d'arbre contre lequel j'étais appuyé, un quelconque jour d'été, quand j'avais douze ans. Sur l'une des branches basses, largement déployée, du tilleul, la maîtresse d'école était assise, et, qu'elle ait été assise dans l'arbre est bien le signe que tout ceci n'était qu'un rêve. Mais, je revoyais distinctement les couleurs de ses yeux et de ses cheveux, et je voyais plus nettement encore sur son corsage, la petite tache d'un jaune brillant et, tout autour, un bleu, peu vraisemblable, que toutes ces années n'avaient pas réussi à ternir. La maîtresse balançait ses jambes et, de la main droite, elle faisait un geste identique qui peu à peu se transformait en un geste d'appel qui m'était manifestement destiné puisqu'il n'y avait personne d'autre à proximité. Je m'avançais sous la branche, et je vis que la main qu'elle agitant, contenait quelque chose de blanc, je tendis les bras, pris mon élan pour sauter et j'attrapais un morceau de papier, un petit questionnaire imprimé sur lequel il fallait décliner son identité, une demande d'admission dont nous avions probablement parlé en classe, et que je devais remplir maintenant, mais lorsque je le lus, je vis que les espaces réservés aux réponses étaient déjà remplis de sa main, et à l'encre rouge, je lus de bas en haut, parce que ce qui m'intéressait le plus, c'était les raisons qu'elle y avait inscrites pour justifier mon adhésion, et toutes les informations étaient justes, les réponses aux premières questions aussi, je voulais déjà la remercier et lui rendre le papier, lorsque mon regard tomba sur la première ligne. Je sentis le sang me monter à la tête. Elle avait renouvelé l'erreur qu'elle avait commise au début, quand elle avait confondu mon nom et mon prénom, pour la plus grande joie de la classe, elle m'avait appelé avec insistance Andreas, elle avait répété cette erreur, rouge sur blanc, et qui plus est, elle avait omis la dernière lettre de ce prénom. Je lui mis sous les yeux le chiffon de papier et lui demandai, la voix rauque de colère, pourquoi elle m'affublait de cet horrible prénom, mais elle ne semblait pas impressionnée, cela l'amusait presque, elle continuait à balancer les jambes et, à son tour elle me demanda pour quelles raisons mon prénom me semblait plus acceptable. Je n'avais pas de réponse pertinente, je fouillais dans les poches de mon pantalon, y trouvais le crayon qui ne manquait jamais d'y être et je corrigeais l'insulte inscrite sur la première ligne. Maintenant le

formulaire était inutilisable, et d'ailleurs je n'avais plus la moindre envie de postuler à quoi que ce soit. Pourtant au lieu de déchirer le bout de papier, j'en fis une boule que je fourrai dans ma poche. Sur ces entre-faits, la maîtresse sauta de la branche sur laquelle elle était assise et dit : qu'est-ce que ça peut te faire puisque nous savons tous les deux de qui il s'agit, et elle disparut dans les hautes herbes. C'était un drôle de spectacle, on aurait dit qu'elle n'avait pas de jambes, telle une cloche elle s'éloignait en glissant et en se balançant prestement. J'étais appuyé au tronc d'arbre tout chaud et je la suivais des yeux, ma mauvaise humeur était passée, je ne sentais plus la boule de papier dans ma poche, elle était plus légère que le plus petit de mes cailloux. Plus tard des doutes me vinrent, je me demandais si la scène s'était réellement produite ou s'il ne s'agissait que d'un rêve particulièrement précis, car s'il m'arriva souvent pendant des heures de classe où je m'ennuyais, de passer en revue sous mon banc, le contenu de mes poches de pantalon, je n'y trouvai jamais le bout de papier chiffonné. D'autre part, pas plus la position, assise, les jambes pendantes, que l'ensemble du comportement ne correspondaient à notre jeune institutrice qui tenait à ce qu'on lui manifestât du respect et qui était si inaccessible que toute idée de conversation personnelle avec elle était insensée. Pendant la classe, elle n'était jamais assise sur son bureau, elle se tenait près de la fenêtre, ou bien elle allait et venait devant nous, à grands pas, comme un balancier, s'arrêtait tout à coup pour poser une question ou dire quelque chose qui lui paraissait particulièrement important et dont nous devions nous imprégner. Sans doute souhaitait-elle nous faire comprendre que ce que nous apprenions, nous l'apprenions pour la vie, et que son travail se bornait à consolider notre dos, comme elle disait. Et elle serait certainement étonnée et déçue de savoir qu'à la recherche d'un refuge pendant mes nuits d'insomnie, c'est précisément sa silhouette claire, dans l'arbre, et son jeu puéril d'erreur qui me revient en mémoire, je ne revois absolument pas la salle de classe, ni elle au milieu, elle qui se donnait la peine de connaître personnellement chacun de ses élèves, de les comprendre, elle qui s'adressait à chacun en particulier pour lui transmettre les rudiments du savoir, espérant que chacun se sentirait concerné, par ce qui valait pour tous. Souvent, elle nous incitait à raconter des histoires que nous avions vécues, ou bien que nous avions entendu raconter par d'autres, ou encore que nous avions inventées. Nous racontions volontiers et nous écoutions avec plaisir. Elle nous disait que nous ne devions pas seulement faire attention aux faits que chacun racontait, mais aussi à la façon dont il les racontait, nous devions même essayer de trouver ce qui n'était pas dit dans les récits, ce qui manquait, ce que l'on avait laissé de côté. Nous pourrions ainsi apprendre beaucoup sur nous-mêmes disait-elle, même s'il n'y avait pas de régies claires que l'on puisse appliquer, du moins elle n'en connaissait pas, disait-elle, mais néanmoins il fallait toujours essayer et réessayer, et on finirait par y arriver. Cette explication ne me satisfaisait pas. Pour tout il y avait des règles et des lois et aussi des exceptions, prévues elles aussi par les lois, nous étions là pour les apprendre et pour savoir plus tard les réemployer, pourquoi devions-nous nous livrer à cet ennuyeux tâtonnement. Sans doute en savait-elle plus qu'elle ne le disait, mais son devoir aurait été de ne pas nous abandonner à nous-mêmes pour nous faire découvrir le sens et la valeur des récits, lorsque l'un de nous avait achevé sa narration, qu'un silence profond régnait ou bien lorsque les remarques fusaient et qu'elle se contentait tout au plus de poser quelques questions, de prier les plus enthousiastes ou les plus critiques de fonder leur jugement, lorsque parfois elle demandait également que l'on recommence le récit de certains passages ou bien qu'on invente pour le prochain cours une suite, ou lorsqu'elle proposait, elle-même un

dénouement différent et qu'elle ne manquait pas de terminer en remerciant les intervenants pour leur prestation. Qu'aurait-elle dit de cette histoire que je n'avais ni inventée, ni entendue, et que je ne pouvais pas non plus raconter en sa présence comme une histoire vraie ? Je ne savais pas s'il nous était permis de parler de nos rêves ou de ce qui s'en approchait, je redoutais également de raconter en public, devant la classe, cet incident incompréhensible, et à cette époque-là, la maîtresse était bien la dernière à qui je pouvais me confier. Mais pour mettre au moins son art de l'interprétation à l'épreuve, je demandais la parole et, lorsque ce fut mon tour, je répétais plusieurs fois à la suite, et à intervalles plus ou moins longs : Moi. Les autres se mirent à rire, et elle, elle devint rouge de colère : ce n'était pas une histoire, c'était bien trop court, je n'avais qu'à me rasseoir. Je ne perçus plus rien de la suite du cours, je ne sais plus si elle me garda en retenue après la classe, je me souviens seulement que je me représentais mon histoire-d'un-seul-mot, écrite en lettres rouges, de la même main que celle qui avait écrit sur le bout de papier perdu, et que secrètement je lui donnais raison, un mot c'était trop court, il disparaissait dans le vide. Je me promis de raconter, la prochaine fois, une histoire à laquelle rien ne manquerait, une histoire longue, sans faille, achevée, mais il n'en a rien été, je ne peux pas me rappeler l'avoir fait, et dans ma mémoire les heures qui suivirent forment un magma dont n'émerge qu'une seule fois le visage de l'institutrice, le jour où elle nous dit qu'aux moments difficiles de notre vie, lorsque nous étions accablés par la douleur et l'angoisse, nous devions absolument essayer de travailler, que le travail était un réel réconfort, elle le savait d'expérience et elle voulait nous donner ce conseil. Quelques jours après, elle avait disparu, et je ne sais pas ce qu'elle est devenue, nous eûmes un nouveau professeur d'allemand et d'histoire, et elle, je ne l'ai jamais revue. Si ce n'est dans mes nuits d'insomnie, quand j'essaie de classer mes souvenirs, de refouler des pensées ou des images qui m'importunent, lorsque je cherche un détail précis et que j'écris ligne après ligne ces notes. Alors, la silhouette claire et lointaine s'approche de moi, elle lit, en quelque sorte par dessus mon épaule, comme autrefois, mais elle ne veut pas attirer mon attention sur une faute, elle veut tout simplement lire avec moi ce que j'écris. Elle ne me donne pas de conseils et pourtant, par sa seule présence ambiguë, elle se mêle de ce que je fais, son emprise me saute aux yeux, me semble incontestable, dès que je relis ce que j'ai écrit. C'est pour ainsi dire l'envers des événements de mon rêve, mais cette fois tout est écrit de la même couleur sur le papier. Mes sentiments oscillent entre la reconnaissance et la révolte. Elle éclaire ce qui est confus avec des phrases limpides et de ce qui est évident elle fait une énigme. Suis-je l'éternel écolier un peu borné d'une jeune institutrice qui travaille inlassablement à ce que j'arrive un jour à me passer d'elle ? Ou bien a-t-elle disparu, prématurément, sans un mot, sans un signe pour éviter cela ? Je la reconnais à ses gestes et à ses paroles ambigus qui ne me donnent aucune explication, qui n'apaisent pas mon désir d'en finir, de trouver une explication qui pourrait m'apporter la sérénité. Elle était assise plus haut que moi, elle balançait ses jambes, elle s'est enfuie comme si elle n'avait pas eu de jambes, et un beau jour elle a réapparu, au moment où j'avais besoin d'aide et elle m'a fait prendre conscience de l'emprise qu'elle exerçait sur ce que j'écris. Elle me tient à mon travail, et si un jour, je réussissais à me passer d'elle, lorsque je cherche à interpréter mon récit et que j'avance en tâtonnant sur le chemin qui me mène vers le point final, elle continuerait à me regarder, de loin, m'extraire de la prison où mes pensées et mes désirs m'ont tenu captif, pencher la tête sur le papier, m'enfermer dans le halo de la lumière de la lampe, l'avant-bras gauche parallèle au

bord de la table, le coude droit formant un angle qui s'ouvre et se referme lentement, en suivant le rythme des mouvements de la main qui écrit et parfois s'interrompt.